

La voleuse déchue

Sept heures, cela fait sept heures deux minutes et trois secondes que le syndrome de la page blanche me ronge le cerveau.

Sept heures que je suis assise ici, sur cette chaise en bois faite par mon grand-père – un ébéniste (ou plutôt le meilleur ébéniste au monde) – qu’il m’a offerte pour mon dernier anniversaire. C’est d’ailleurs le seul que j’ai célébré... Après tout, je ne suis qu’une pauvre paysanne, moi, Rosalia Dubois, vingt-et-un-ans et toujours pas mariée (du moins pour l’instant et heureusement) !

Où en étais-je ?

Ah oui !

Moi, Rosalia Dubois, écrivaine sous pseudonyme masculine, j’ai actuellement deux heures pour rendre, écrit à la main, sur du papier, l’affaire du siècle et, comment dire... Le seul mot inscrit sur ma première feuille est : « Rien. »

Ne pas soumettre cet article peut paraître peu grave. Mais j’ai actuellement des dettes chez : le boulanger, la bibliothécaire, le postier, le jardinier, le vendeur et j’en passe... Ainsi, en vendant un article attrayant, je pourrais gagner plus de 500 francs, soit de quoi rembourser mes dettes (et éviter d’avoir la corde au cou), et ne plus avoir à travailler pendant au moins une vingtaine d’années !

Assez rêvé. De toute manière, j’ai le syndrome de la page blanche, ainsi je suis bonne à rien, peut-être qu’être pendue sera moins douloureux que de vivre dans cette misère...

Ça suffit.

J’en ai des crampes dans le derrière, il faut bien que je fasse quelque chose, donc, je sors.

Je marche, je cours, je marche à nouveau puis cours et là, je trébuche, je me relève... et je vois un panneau.

Oh mon dieu, d’après ce panneau, j’ai parcouru trente kilomètres et ai atterri à Paris.

Paris, c’est... affreux !

Tous ces Parisiens à la pointe de la mode, désirant certains plus que d’autres paraître « chic » alors que ce dit « chic » n’est qu’une mode que l’on pique aux Anglais ! Qui sait, peut-être que le roi Louis XV paie le roi George III en échange d’idées afin « d’embellir » son pays...

Mais bon, qui suis-je pour en parler ?

De toute manière, la politique et moi on ne va pas ensemble. J’essaie de garder une distance similaire à celle de la Lune et du Soleil pour éviter de finir comme mes chers défunts parents, qui ont eu le malheur d’avoir été entendus prononcer que « les Rois sont des hypocrites sans cœur ». Cette phrase leur a coûté la vie. Depuis ce jour, mon grand-père et moi avons été bannis en province

et sommes condamnés à errer tels des fantômes aux alentours de Paris, cette ville qui a fait de moi une délinquante, très douée certes, mais je reste une délinquante à cause de vols et mensonges blâmables !

Ainsi je viens d'atterrir à Paris.

Il ne me reste plus qu'à prier pour y trouver une idée pour combattre mon syndrome de la page blanche. En attendant je vais aller me faire de nouvelles dettes dans ce café à droite de la rue Francis, dont le nom m'indique qu'il s'agit d'un café de bourgeois. Je devrais pouvoir y voler deux ou trois petits trucs. J'entre dans le café au moment où une personne en sort, je la bouscule, m'excuse et hop là ! une montre en poche. Je me dirige vers le comptoir, demande un crédit, attends en observant les personnes autour... Que des bourgeois, tous aussi bien habillés les uns que les autres. Une fois mon café servi, je commence à le boire lorsqu'un homme entre et... ça alors ! Il s'agit de VOLTAIRE ! J'en reste bouche bée. Comment une pauvre voleuse telle que moi connaît-elle cet homme ? C'est simple, son portrait figure dans le livre que j'ai emprunté (volé) à la bibliothécaire.

Il s'assoie à deux chaises d'écart de moi, commande un café noir sans sucre, puis sort de son cartable... un manuscrit. La chance... Lui, il ne doit jamais souffrir de la page blanche.

Il sirote son café puis s'en va, et ce, sans son manuscrit !

Il l'a oublié !

Je serais tentée de le lui rendre, mais la vie m'a appris qu'il fallait parfois faire des choix.

Je tourne la tête à droite, à gauche, pour m'assurer que personne ne me voie. Heureusement pour moi, tous ces bourgeois sont bien trop occupés à parler mode pour ne serait-ce que tourner la tête vers une étrangère. Alors je me saisis du manuscrit et me dirige vers la sortie.

Soudain, on m'interpelle :

« - Madame, votre feuille est tombée, tenez ! ».

C'est le serveur qui me rend une feuille que j'allais oublier.

« - Merci beaucoup » dis-je d'un ton flatté afin d'éviter toute suspicion.

Il faut dire que ma beauté m'aura sauvée, car mise à part un bout de papier avec un lieu de rendez-vous, il ne m'est rien arrivé, il n'a même pas remarqué qu'il s'agissait de l'écriture de Voltaire...

Je me précipite sur un banc et lis le manuscrit. Il est fantastique, dans les deux sens du terme. On croirait à peine qu'il s'agit de celui de Voltaire, car celui-ci vient d'écrire ce qui semble être sa toute première histoire fantastique, dont le titre est :

« Les enfants du premier vampire »

J'entends les cloches de l'église, m'indiquant qu'il ne me reste plus qu'une heure pour rendre mon manuscrit. Sans réfléchir plus longtemps, je me rends chez le tailleur le plus proche.

« - Bonjour, c'est une urgence : mon mari a une conférence dans cinq minutes, et son costume s'est tâché, il lui en faut un tout de suite ! Je paierai plus tard, là, c'est urgent !

- Bonjour Madame, c'est entendu, un instant. »

Trente minutes plus tard, je me dirige, habillée comme un homme, chez l'éditeur. Je cours afin d'être à l'heure.

Une fois devant, je reprends ma respiration et pénètre dans le bureau de M. Duchard, l'éditeur.

Deux heures plus tard.

- Eh bien, monsieur Dubois, c'est que votre manuscrit ne mérite pas d'être publié dans le journal, j'en suis navré... Mais il aurait sa chance au concours du meilleur manuscrit ! Écoutez, si vous acceptez, vous serez rémunéré plus de 1500 francs. Alors, cela vous dit ?
- Oh que oui, j'en suis !
- Très bien, alors soyez demain à huit heures dans la salle du Beau Joyau au quarante-neuf, rue Paris.
- Très bien, à demain !

Le lendemain.

Il est huit heures moins cinq, je suis tout comme hier habillée en homme afin de pouvoir publier mon histoire dans le monde entier (enfin, celle de Voltaire).

Ça y est, huit heures pile, j'ouvre les portes de la salle, je donne mon nom et une jeune femme m'indique un siège. Je m'y assoie et attends que le jury arrive.

Durant cette attente, nombreuses sont les femmes tentant d'obtenir un rendez-vous avec moi. Ah, si elles savaient !

- Bonjour monsieur Dubois, pas trop oppressé ? me dit monsieur Duchard qui vient d'arriver.

Il s'installe à côté de moi, puis nous discutons, de tout et de rien, de mode (même si je n'y connais rien), puis il me parle de sa nièce qui cherche un mari. Il passe une bonne demi-heure à me la décrire et à me chanter ses louanges. A peine a-t-il posé la question à laquelle je n'aurai pas su répondre que le jury commence à entrer. Charles-Louis de Secondat, Montesquieu, Donatien, Alphonse François de Sade, Jean-Jacques Rousseau, Denis Diderot puis... zut ! Mince, mince, mince ! VOLTAIRE !